

Au cœur de la vieille ville,
le palais Zwinger témoigne du temps
glorieux du royaume de Saxe.
Ce patrimoine baroque de la ville a fait
l'objet d'une restauration minutieuse.

P

OUR LA SÉANCE PHOTO, JAN

VOGLER A TENU À ALLER CHERCHER SON VIOLONCELLE dans son appartement de la Morizgasse, juste en face de la Frauenkirche. Un stradivarius de 1707. Il raconte qu'en 2005, lorsqu'il a joué pour l'inauguration de cette église emblématique de Dresde, détruite par les bombardements de février 1945 et reconstruite grâce à la mobilisation des habitants, une forte émotion avait parcouru l'assemblée. « *Un moment extrêmement touchant, c'était une ville qui communiait en musique.* » Pour cet enfant de l'Est, né en 1964 sous la RDA, dans le quartier Prenzlauer Berg à Berlin, puis devenu violoncelliste de renommée internationale, cet instant a été un baume offert aux âmes des habitants de Dresde dont il connaît trop bien le traumatisme. Lorsqu'en 2007, le maire de la ville lui a proposé de devenir intendant des Dresdner Musikfestspiele, le festival de musique classique de la ville, il n'a pas hésité une seconde. « *A cette époque, je vivais à New York depuis dix ans. J'avais déjà une vision très claire de ce que je voulais faire. Pas juste un festival. Je voulais élargir les horizons, montrer Dresde comme une ville entre l'Est et l'Ouest, Dresde ville blessée et reconstruite. Un beau message.* »

Depuis que Jan Vogler en assure la direction, le festival, qui se déroule chaque année en mai, a connu un développement international exceptionnel. Les meilleurs orchestres du monde se pressent pour jouer dans un des nombreux lieux de concerts de la ville, églises, musées... Et le public accourt : l'audience a augmenté de 30% l'an dernier, certains concerts de cette saison affichent déjà complet. Cette année, l'Orchestre philharmonique d'Israël est l'invité d'honneur. Un symbole fort dans une ville qui fut un bastion du parti nazi dans les années 1930. Une façon de contrer, aussi, l'image qui colle à Dresde depuis que, chaque lundi, des milliers de manifestants de Pegida font résonner dans les rues de la vieille ville leur slogan « *Wir sind das Volk* » (« nous sommes le peuple »). Un discours xénophobe qui a fait florès dans la région : agressions racistes et incendies envers des foyers de réfugiés se sont multipliés ces derniers mois. •••

Dresde aux deux visages.

C'est ici qu'est né le mouvement Pegida et ses manifestations xénophobes. La perle baroque de l'ex-RDA n'a pourtant rien de ces cités déshéritées où fleurit habituellement le populisme. Prospérité économique, renouveau démographique, universités prestigieuses, culture florissante... Reconstituée sur les cendres des bombardements de février 1945, la capitale de Saxe affiche un dynamisme à faire pâlir ses voisines européennes.

PAR CÉCILE BOUTELET — PHOTOS KATRIN STREICHER

••• Le village de Clausnitz, au sud de Dresde, s'est rendu tristement célèbre fin février à la suite de la diffusion sur Internet d'une vidéo où l'on voit les habitants et la police terroriser des réfugiés descendant d'un car.

Pegida est né ici en octobre 2014, bien avant la vague d'arrivée des réfugiés en Allemagne. Mais cette immigration a renforcé le mouvement et ses accointances avec le parti AfD (Alternative für Deutschland « Alternative pour l'Allemagne »), qui capitalise sur le rejet de la politique d'accueil d'Angela Merkel. Le 13 mars, l'Afd a atteint des scores inédits en Allemagne pour un parti de droite radicale dans les trois régions où se tenaient des élections. On ne votait pas en Saxe. Mais dans l'Etat-région voisin de Saxe-Anhalt, l'Afd est arrivée en deuxième position, derrière la CDU d'Angela Merkel, avec 24 % des voix.

Sous le soleil pelé de ce début mars, la vue de la vieille ville depuis le pont Augustus est exceptionnelle. La Frauenkirche, le château résidentiel, le palais Zwinger et tous les bâtiments baroques du front de l'Elbe ont retrouvé le lustre de jadis, du temps glorieux du royaume de Saxe. Tout ce qui avait été détruit a été entièrement restauré ou reconstruit depuis la réunification. Jusqu'à certaines façades de bâtiments ayant totalement disparu du fait de la guerre ou du régime soviétique, reconstruites à l'identique à partir de décors en stuc et pierres taillées, plaqués sur des surfaces en béton. Un pastiche parfois controversé, mais qui fait le bonheur des touristes... et des sympathisants de Pegida, qui utilisent le cadre historique comme décor de leurs défilés.

« Ça m'attriste vraiment. Toute la ville, son immense potentiel, l'opéra est abusé par ces manifestations », déplore Céline Moinet, hautboïste soliste à la Staatskapelle de Dresde depuis 2008. La jeune femme née à Lille a vu en quelques années se transformer la ville, devenue plus dense, plus colorée. « La blessure de février 1945 est très forte ici, c'est ce qui frappe quand on arrive. Il y a un côté maison de poupée dans ces rénovations à l'identique, une nostalgie d'un modèle qui est parfois de l'ordre du fantôme », dit-elle. Dans un élégant

café de la Hauptstraße, tout proche d'un café-théâtre, elle raconte ses débuts en Allemagne, « passage obligé » dans une carrière musicale internationale, et puis la réussite au concours de Dresde, une consécration professionnelle. « La réputation internationale de la Staatskapelle est un paradoxe, parce qu'ici c'est une ville de province. On est loin de tout. Et il y a un particularisme de Dresde, qui se ressent beaucoup dans la musique classique. C'est une façon de jouer, un son qu'on préserve à tout prix, comme les partitions parfois centaines sur lesquelles on joue, patiemment annotées par des générations de musiciens. »

D

E L'AUTRE CÔTÉ DE L'ELBE, dans le quartier de Neustadt, c'est une autre Dresde qui s'est réveillée ces dernières années.

Les façades ont aussi été rénovées, mais certaines ont été confiées à des artistes contemporains, à l'image de la fameuse « cour des éléments », où les gouttières se transforment en longues trompettes qui zigzaguent le long des murs. D'autres murs restés en l'état depuis la RDA sont joyeusement taggés, dans un esprit qui rappelle le Berlin des années 2000. Partout, des cafés branchés, des boutiques improbables, des restaurants, des falafels bariolés. Dans les rues, des jeunes parlent toutes les langues. La Neustadt est l'un des quartiers préférés des étudiants. Ils sont 36 000 à Dresde. Avec ses universités réputées, la ville attire des jeunes de tout le pays. Depuis des années, la Saxe se place au premier rang allemand des classements PISA, qui mesure les acquis des élèves, notamment en sciences et en mathématiques. Un atout qui n'a pas échappé aux entreprises. Après la réunification, la ville a su attirer l'industrie de la microélectronique, avec des groupes comme Infineon, géant allemand de la puce électronique. La « Silicon Saxony » char-

Après la réunification, la ville a su attirer l'industrie de la micro-électronique. La « Silicon Saxony » charrie aujourd'hui 20 000 emplois.

rie aujourd'hui 20 000 emplois. Et la région profite d'un réseau très étroit entre entreprises de haute technologie, universités et instituts de recherche appliquée. « Les Saxons sont très fiers de leur excellence scientifique et de leur riche passé industriel. Toutes les technologies d'avenir sont là : biotechnologie, nanotechnologie. Avec la construction de machines et la pharmacie, nous disposons d'une base industrielle très large, assure Lars Fiehler, de la chambre de commerce et d'industrie. Mais avec ces manifestations qui durent, on commence à s'inquiéter pour l'image du site. Pegida n'attire pas que des laissés-pour-compte ou des néonazis. Il y a beaucoup de classes moyennes. »

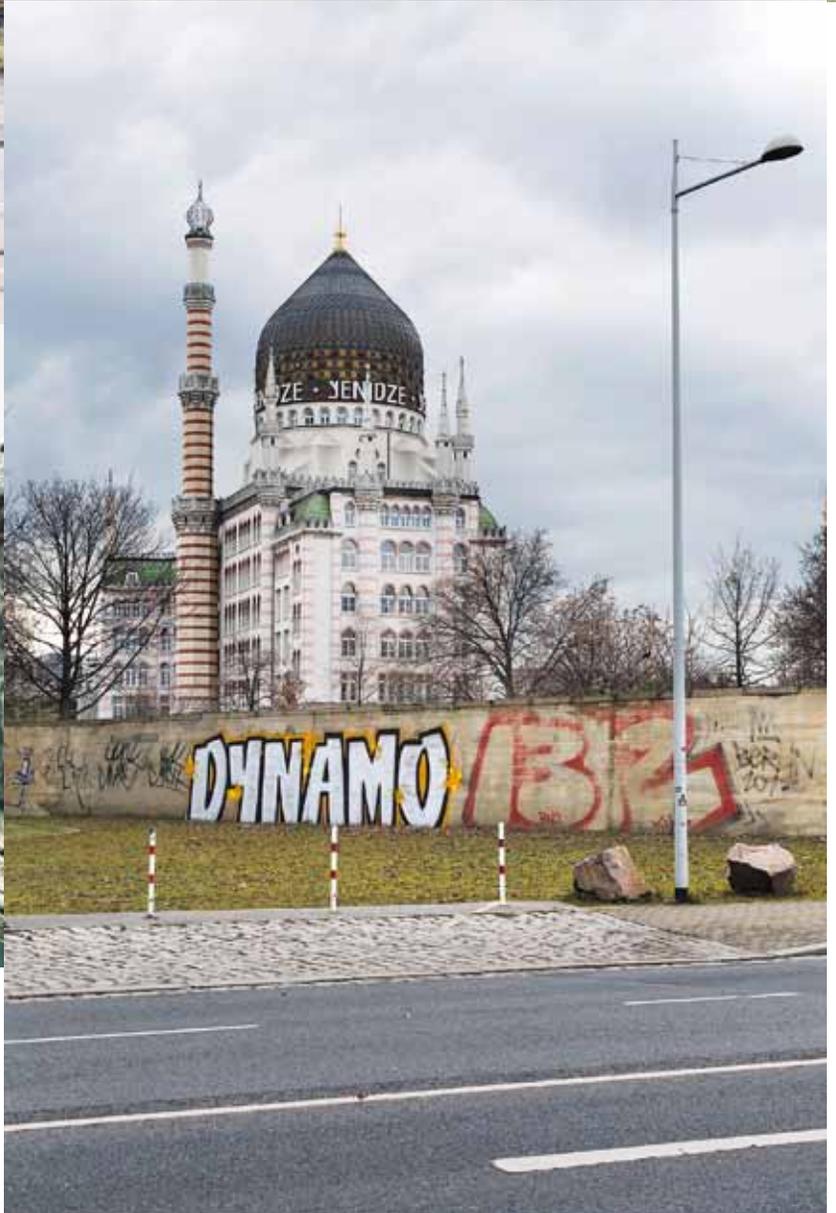
Avec 7,8 % de chômage, Dresde fait partie des villes les mieux loties de la région, dans une Saxe considérée globalement comme le bon élève des Länder de l'ex-RDA. Cette prospérité économique s'accompagne d'un renouveau démographique. La ville, attrayante, a dépassé les 530 000 habitants après des années de saignée. Et Dresde est depuis plusieurs années la capitale allemande de la natalité, avec 1,56 enfant par femme, bien au-dessus de la moyenne nationale à 1,47. Les prix de l'immobilier ont bondi de plus de 30 % en cinq ans, même si le coût de la vie reste plus faible que dans les grandes métropoles de l'Ouest. Au-delà du centre historique et de la Neustadt, les lotissements de *Plattenbau*, ces immeubles construits à la chaîne typiques •••



Comme la Française Céline Moinet (2), hautboïste soliste à la Staatskapelle, l'orchestre du prestigieux opéra Semper de Dresde (3), le violoncelliste allemand Jan Vogler (1) déplore l'image que Pegida renvoie de sa ville d'adoption. Le mouvement xénophobe organise une manifestation chaque lundi soir (4, le 14 mars près du vieux marché ; 5).



« La ville est coupée en deux », déplore l'artiste Stephanie Busch (à gauche, sur la Königsbrücker Straße). Son association, Elixir, souhaite ouvrir une structure d'accueil mêlant réfugiés et artistes. Sur les locaux en cours de réhabilitation, un graffiti (ci-dessous) cite l'écrivain du XIX^e siècle Heinrich Heine. « Là où l'on brûle des livres, on finit aussi par brûler des hommes. ». Le mot « livres » a été barré et remplacé par « abris », en référence à de récents incendies criminels dans des foyers de réfugiés de Saxe.



Ci-dessus : de jeunes touristes devant le palais Zwinger. Ci-contre : l'ancienne usine de cigarettes Yenidze abrite désormais des bureaux. Son architecture néo-mauresque lui vaut parfois le surnom de Tabakmoschee (« mosquée de tabac »).

“Pour moi, Dresde c’était la ville cool et hype de l’Est, en plein essor. Mais j’ai compris dans le combat anti-Pegida combien cette ville pouvait être conservatrice.”

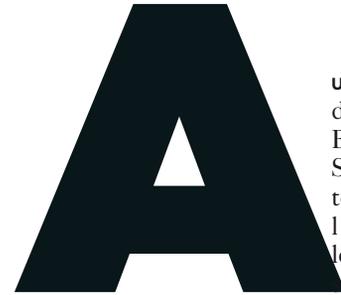
Cornelius, étudiant.

...de la RDA, s’étendent à perte de vue. Pour les artistes contemporains, il est quand même devenu plus difficile qu’avant de trouver des lieux de travail abordables pas trop loin du centre. Stefanie Busch, artiste sérigraphiste de Dresde, défend avec l’association Elixir un projet immobilier, où seraient accueillis à la fois des réfugiés et des ateliers d’artistes. Laisse à l’abandon, ce complexe d’anciens bâtiments industriels situé au nord de la Neustadt doit être vendu par la ville. « C’est un des derniers bâtiments appartenant à la commune. » Contrairement à Leipzig, Dresde a vendu presque tout son patrimoine immobilier et n’a plus aucune marge de manœuvre, alors que les prix augmentent. « Le projet permettrait de contrer la ségrégation sociale et de créer un exemple de cohabitation interculturelle. » Une urgence, alors que le fossé entre sympathisants et opposants de Pegida est de plus en plus profond. Il traverse les familles, les voisinages, les associations. « La ville est coupée en deux », constate l’artiste. Dorothee a quitté Cologne pour Dresde il y a six mois. Par choix. Elle a trouvé dans Pegida des réponses aux questions qui la travaillent depuis des années. Cette docteure en économie, ancienne électrice des Verts, mère de deux filles, a souvent participé aux défilés du lundi. Et s’interroge, la voix chargée d’émotion : « Où va notre démocratie ?

L’euro, le tournant énergétique, et maintenant les réfugiés, tout est décidé sans nous ! On a seulement le droit de payer des impôts et de se taire. » Elle juge qu’Angela Merkel a étouffé le débat démocratique. « Elle ne cesse de nous répéter qu’il n’y a pas d’alternative ! Mais elle a tué tous ses opposants, dans son parti comme dans l’opposition ! Cette femme, qui a l’air si innocente voire naïve, gouverne comme une autocrate. » Et puis il y a ce soir de Noël de 2013, dont le souvenir ne la quitte pas. « J’ai été agressée par trois migrants. Ils m’ont violemment jetée à terre et brutalisée. Je suis restée six mois à l’hôpital, ça m’a donné le temps de réfléchir. » Dorothee estime que la culture d’accueil qui a accompagné l’arrivée des réfugiés dans le pays a beaucoup à voir avec la mauvaise conscience allemande. « A l’Ouest, à cause de l’éducation sur le passé nazi, il est interdit d’avoir une conscience nationale, on a honte d’être allemand. Ici à Dresde, les gens sont fiers de leur passé, ils ont le sentiment d’être une nation. C’est pour cela que Pegida est né ici. » Elle le reconnaît, certains discours de haine anti-étrangers lancés au cours des manifestations vont trop loin, mais elle s’inquiète de « l’islamisation du pays ». Moritz, 19 ans, prépare le baccalauréat. Il a pris sa carte à l’AfD en 2014, juste après son année à l’étranger, aux Etats-Unis. Depuis, il a souvent marché avec Pegida. Dans sa famille, on est très politisé. Son grand-père était membre du parti libéral sous la RDA. Pour lui, Pegida est une forme de démocratie directe, dont il veut voir le renouveau, lassé par « les compromis de la CDU sur l’euro et sur les valeurs conservatrices ».

Comme d’autres sympathisants de Pegida et de l’AfD en Saxe, il aspire à un modèle de démocratie comparable à la Suisse, avec des consultations régulières de la population. Selon le chercheur Hans Vorländer, politologue de l’université de Dresde et spécialiste de Pegida, « pour les sympathisants du mouvement, la politique doit suivre la voix du peuple et réaliser ses souhaits directement. Nous vivons un retour de cette ancienne culture de la RDA, où on écrivait des lettres et on attendait du conseil municipal ou du bureau politique que les souhaits soient exaucés. En RDA, il n’y avait pas d’autre possibilité, sinon on risquait sa liberté ou sa vie. » Mais Moritz, lui, a la sensation de renouer avec la grande histoire du mouvement populaire né en Saxe en 1989, qui a contribué à la

« révolution pacifique », la chute du mur de Berlin. « L’AfD a un grand avenir, juge-t-il. Nous disposons d’une base d’électeurs très large. Je suis convaincu que le parti va se maintenir à long terme. »



À U CAFÉ NEUSTADT, dans la Bautzner Straße, un écriteau précise à l’entrée que les racistes ne sont pas les

bienvenus. Cornelius, étudiant en master de psychologie, originaire de Bavière, est un habitué des lieux. Il est venu s’installer à Dresde après sa licence à Hambourg. « Pour moi, Dresde c’était la ville cool et hype de l’Est, en plein essor. On dit que Leipzig est le nouveau Berlin, je voyais Dresde comme le nouveau Leipzig. Mais Neustadt est une île. Je ne m’en serais jamais rendu compte si je n’avais pas participé au mouvement anti-Pegida. » Le 20 octobre 2014, le premier défilé de Pegida a eu lieu, tout juste deux semaines après son arrivée à Dresde. Les premières contre-manifestations s’organisent mi-novembre. Des artistes ont l’idée de passer dans les rues foulées par les militants de Pegida avec des balais, pour « nettoyer » la ville. Et puis des concerts se tiennent tous les lundis après le défilé sur la place de la poste, dans la vieille ville, pour militer en faveur d’une cité « ouverte et tolérante ». Mais le mouvement s’est essoufflé. Cornelius rejoint alors le courant Herz statt Hetze (du cœur plutôt que des incitations à la haine) pour continuer le combat. Il s’oppose alors à une résistance qu’il ne soupçonnait pas. « J’ai compris dans ce combat combien Dresde pouvait être conservatrice jusqu’à l’os. Quand on annonce une contre-manifestation à la préfecture, on sent qu’ils sont tendus. Et le jour de l’événement, la police est carrément hostile. On a l’impression qu’ils protègent les manifestations de Pegida, mais le jour où un de nos concerts a été menacé par un groupe de néonazis, ils sont intervenus à la dernière minute. On entend souvent : “C’est vous le problème ici.” Et il y a des drapeaux allemands dans les fourgons. »

Jan Vogler, l’intendant des Dresdner Musikfestspiele, se veut plus nuancé : « Pegida est le dernier soubresaut de la RDA. Un vrai contre-coup pour la ville qui s’était si bien développée ces dernières années. Je pense qu’on s’est trop focalisé sur la rénovation matérielle. C’était sans doute nécessaire, mais il est urgent maintenant de réussir le changement dans les têtes. »